

## la drogue : quel objet pour la psychanalyse ?

### Jean-Louis Chassaing

Jean-Louis Chassaing has submitted this paper in anticipation of the release this year of his book entitled *Drogue et langage – ducorps et de lalangue* (The drug and language – the body and *lalangue*). It will be published by Érès in the collection '*Humus, subjectivité et lien social*', directed by Jean-Pierre Lebrun. In regard to the translating of this paper, Jean-Louis Chassaing was insistent regarding the retention of 'the drug' in the singular, as, beyond the concept of 'drugs', it is the drug as singular object that he endeavours to investigate in this paper.

Jean-Louis Chassaing is a psychoanalyst and psychiatrist, and member of the *Association Lacanienne Internationale*. He practises in Clérmont-Ferrand in central France.

Michael Plastow

### Toxikon

Lorsque Otto Fenichel, dont Lacan ne dit pas vraiment du bien en général, donne en 1945 un chapitre sur les *Toxicomanies sans drogues*, il est clair que pour l'analyste la notion de drogue comme objet commun ne coïncide pas forcément avec la notion de toxicomanie, de *manie du toxique*, manie du *toxikon*. Ce *toxikon* – dont l'étymologie remonte à *toxon*, « flèche », *toxikon* : poison dont on enduisait les flèches – ce *toxikon* fut le mot choisit au XIXe siècle par le corps médical pour désigner – stigmatiser ? comme on dit de nos jours ! – les usagers – toxicomanes – qui n'en restaient pas à l'usage, mais en fait qui abusaient de ces produits, produits tout compte fait de la pratique médicale mais détournés de cet usage. De fait les effets secondaires devenaient les effets principaux recherchés : plaisir et jouissance, sans que l'on sache distinguer l'un de l'autre, mais en tout cas cela se situait du côté de l'excès, et de l'interdit ou de sa transgression.

Le mot français appartient donc à la médecine du XIXe, dans sa version moralisatrice de l'époque, voire dans le vent de la théorie de la dégénérescence de Benedict-Augustin Morel (1809-1873). Mais le terme sera repris par la psychiatrie, du XIXe toujours, et nous avons trouvé dans le texte du *Précis de Psychiatrie* de Régis, excellent clinicien et un des premiers promoteurs de Freud dans les études de psychiatrie, l'usage du terme *toxicomanie*, usage qu'il remettait dans son origine à Charles Féré, un psychiatre qui fut durant quelques temps le secrétaire de Charcot.

L'Histoire est intéressante, car dans la psychiatrie le mot toxicomanie a remplacé celui de dipsomanie. Régis parle de dipsomanie morphinique, de dipsomanie cocaïnique, opiumique, etc. sur le mode de la première en France : la dipsomanie alcoolique, différente de la potomanie qui est le fait de boire de l'eau de façon excessive. Ainsi la multiplication des produits, alliés à la survenue de produits « étrangers », produits d'autres cultures, puis industrialisés, ont amené la nécessité de nouveaux mots de la clinique – ou selon les jeux de mots bien connus en français, de nouveaux maux à définir par de nouveaux mots. Mais la classification aussi a posé quelques problèmes à la nosologie (description et classification des maladies). Dans la plupart des Traités de psychiatrie les toxicomanies en tant que catégorie se situaient, se situent dans ces ouvrages anciens et fondamentaux au chapitre introductif des

Troubles de la personnalité, donc au rang de symptôme ou de syndrome, et/ou pour ce qui concerne la nosologie, à côté ou au sein des obsessions-compulsions, avec ou sans passage à l'acte – impulsions alors – ainsi que des perversions, notamment du fétichisme, etc.

La langue anglaise, ou anglo-américaine, parle plutôt d'*addiction*, de *drug addiction*, ce qui ne change pas vraiment le problème évoqué ci-dessus, voire l'éloigne de la possibilité de repérage étymologique et historique. Il a fallu attendre le début des années 1970 pour qu'une psychanalyste franco-anglaise, Joyce MacDougall<sup>1</sup>, reprenne dans la langue française et en son origine dans le Droit romain le vieux terme « addiction » – « contrainte par corps pour qui n'a pas payé ses dettes ». Elle l'a fait au sujet de deux « pathologies » essentiellement : la sexualité perverse, excessive, et la psychosomatique.

Je donne ceci très rapidement ; aujourd'hui le mot a fait florès et est utilisé à tout bout de champ, au point de ne plus signifier grand-chose ; il existe même des services universitaires d'Addictologie, celle-ci étant devenue une discipline de grand avenir... pour des titres universitaires !

### **Toxicomanies sans drogues**

Ainsi Otto Fenichel parle en 1945 de toxicomanies sans drogue. C'est en fait dans son ouvrage princeps *Théorie psychanalytique des névroses* qu'il consacre un chapitre aux *Perversions et névroses impulsives*. Le rapprochement est intéressant, et très juste quant à l'histoire des classifications, entre toxicomanies et folies d'impulsion, terme psychiatrique dérivés des si contestées monomanies d'Esquirol. Le sous chapitre « *addictions without drugs* » renvoie à d'autres auteurs, ainsi qu'à la clinique des troubles des conduites alimentaires, au jeu, mais ce n'est pas l'objet de notre propos ici, cela nous emmènerait trop loin dans l'Histoire.<sup>2</sup>

Mais déjà Freud ne distinguait pas, ou plutôt identifiait comme communes les conduites dipsomaniaques et le jeu par exemple. Dans la lettre à W. Fliess du 11 janvier 1897 il compare en effet la dipsomanie alcoolique d'un proche d'un patient au jeu d'une (ou d'un selon les traductions !) patient(e). Le propos mérite d'être ici rapporté :

« La dipsomanie s'était produite par renforcement (ou plutôt par substitution) d'une pulsion venue remplacer la pulsion sexuelle associée (le même phénomène avait probablement lieu pour la vieille F... pour la passion du jeu) ». <sup>3</sup>

La dernière version, celle dite *Édition complète*, celle du coquin Jeffrey Moussaieff Masson<sup>4</sup>, revue et augmentée pour l'édition allemande par Michael Schröter<sup>5</sup>, remaniée et traduite par Françoise Khan et François Robert pour l'édition française<sup>6</sup> donne la phrase suivante :

« La dipsomanie apparaît par renforcement, mieux, par *substitution*, de cette impulsion à l'impulsion sexuelle qui lui est associée. (Même chose probablement pour la manie du jeu chez le vieux F.) »

Il serait intéressant d'aller lire la phrase en allemand, mais le ton y est. Substitution à la pulsion sexuelle d'une impulsion qui lui est liée.... Il y a de l'idée ; mais on perçoit une hésitation : renforcement, substitution, liaison des deux... Il y en aurait deux : une sexuelle, et une impulsive, qui renforce la première, s'y substitue ou s'y associe en s'y substituant... Quelle serait cette dernière ? Quelle serait-elle si elle se distingue d'une pulsion sexuelle ? Ne peut-on après Lacan parler d'une jouissance de l'excès qui « par la grâce » de la drogue viendrait faire forçage à la barrière du principe de plaisir, principe de la moindre tension ? On

pourrait en effet facilement parler d'un au-delà du principe de plaisir, de la pulsion de mort, de la jouissance Autre, etc. Mais n'est-ce pas un peu trop rapide, et trop vite « plaquer » la théorie sur la pratique, de façon peu argumentée ?... Je cherche avec vous. Avant de laisser cette question importante en suspend j'ajouterai cette remarque pertinente et très juste de Charles Melman, faite en 1989 lors de Journées de *l'Association freudienne internationale* sur les toxicomanies : la jouissance du toxicomane n'est pas dans le moment de la prise du produit, mais bien dans ce moment de tension de douleur d'au-delà du principe de plaisir qui est le moment, le terrible moment du manque. La jouissance, au sens freudo-lacanien, du toxicomane est jouissance du manque ! Et le plaisir est dans la détumescence, dans la prise de produit. Et j'ajoute ainsi que, « par la grâce » de la drogue comme *objet – au sens commun* du terme et non pas, déjà et trop vite au sens lacanien de l'objet *a* – comme [objet-sous-la-main] le toxicomane va de façon artificielle pouvoir reproduire, et le terme ici est approprié, cette alternance plaisir/jouissance particulière mais alors avec comme partenaire la drogue, et comme plaisir/jouissance un ensemble – quasiment au sens mathématique – à portée de main, c'est-à-dire qu'il se croit, ce toxicomane, le Maître du jeu ! J'appelle transitoirement cet objet un « objet connecteur », qui permet ainsi ce passage plaisir jouissance à volonté, je dirai à satiété... Mais la satiété, le « ça suffit ! », de ce « petit jeu » risque de ne se réaliser qu'avec la mort du corps.

Pour reprendre ce que dit excellemment Melman, dans la postface du livre indiqué ci-dessus :

« L'efficacité remarquable des drogues est de court-circuiter le cheminement complexe et aléatoire du discours pour, par un flash chimique, réaliser une excitation ou un orgasme plus réussi et reproductible à volonté. Ces produits garantissent le triomphe sur une instance – phallique – dont le caprice et l'esquive programmés rendent le sujet dépendant d'un échec ». <sup>7</sup>

## Ursucht ?

Laissons un instant ces questions très théoriques pour reprendre cette autre phrase de Freud bien connue à propos des toxicomanies. Il s'agit toujours d'une Lettre à Fliess, après la précédente citée. La Lettre du 22 décembre 1897 mentionne :

« J'en suis venu à croire que la masturbation était la seule grande habitude, 'l'addiction primitive' (*Ursucht*), et que les autres appétits, tels que le besoin d'alcool, de morphine, de tabac, n'en sont que les substituts, les produits de remplacement. » <sup>8</sup>

« Une idée a germé en moi, celle que la masturbation est l'unique grande habitude, 'l'addiction originaire', et que c'est seulement en tant que substitut et remplacement de celle-ci qu'apparaissent les autres addictions – à l'alcool, à la morphine, au tabac, etc. » <sup>9</sup>

Il est alors, dans cette dernière traduction de l'*Édition complète*, renvoyé dans une note en bas de page :

« Sur l' 'addiction' venant suppléer 'la jouissance sexuelle manquante', cf. aussi 'La sexualité dans l'étiologie des névroses' (1898b, GW, I, p. 506 ; OCF.P, III, p. 231) ». <sup>10</sup>

Il est curieux que ce soit à cet endroit que le renvoie évoque une suppléance de la « jouissance sexuelle manquante » car ce n'est pas ici que cela est dit par Freud ! Mais nous avons bien dans notre livre révélé cette occurrence en 1998 ! La voici pour partie :

« Une investigation plus précise démontre en règle générale que ces narcotiques sont destinés à jouer le rôle – directement ou par voie détournée – de la jouissance sexuelle manquante, et là où

ne peut plus s'instaurer une sexualité normale, on peut s'attendre avec certitude à la rechute du désintoxiqué ». <sup>11</sup>

Ainsi, encore cette question de jouissance, de substitution, ou de supplément, de renforcement qui manquerait à la jouissance sexuelle.

Si cette « jouissance » ne correspond pas d'emblée directement à l'au-delà du principe de plaisir, bien que l'engendrant sous la forme du manque intolérable, et si elle vient comme en plus, comme supplément (sans être pour autant jouissance Autre ?), comme excès, n'est-elle pas dans l'entre-deux, une jouissance spécifique de l'objet, une jouissance qui « tient » le passage entre plaisir et son Au-delà ?

Mais ceci – et c'est important – en se passant du langage, en se substituant à la jouissance phallique ou en s'y ajoutant. Ce qui est congruent à la clinique d'aujourd'hui, où le langage en son équivocité et en son « insuffisance » ne « convient pas » aux échanges... !<sup>12</sup>

C'est aussi ce que relevait C. Melman dans la postface citée plus haut : « [...] court-circuiter le cheminement complexe et aléatoire du discours [...] ».

### Quel objet ?

Comme nous venons de le mentionner, les termes de plaisir et de jouissance, selon qu'ils sont employés par Freud ou par Lacan, demandent à être précisés afin de justifier de leur emploi de façon adéquate dans cette clinique. Cette clinique qui en fait est caricaturale de notre modernité.

La question de l'objet n'en est pas moins problématique. Nous ne ferons que l'aborder.

Le « catalogue » de Fenichel relève d'une classification de botaniste, bien qu'il décline pour chaque chapitre une psychopathologie, fut-elle assez succincte. L'intérêt est de déconnecter l'objet commun de l'objet psychique ; en effet si les drogues sont des objets préhensibles à se mettre sous la main, quel est l'objet préhensible chez le joueur par exemple, exemple de *toxicomanie sans drogue* ? Quel est l'objet pour l'anorexique ? Pour le ou la boulimique ? Est-ce le bol alimentaire ? Pour le joueur est-ce la boule de la roulette, les cartes du baccara ?

Pour Lacan l'anorexique mange du rien ; le rien est son objet de prédilection. Pour Freud le joueur « a la main » ou pas mais c'est une question de main.

Parler d'objet pour des psychanalystes, notamment lacaniens, nécessite d'en circonscrire la définition dans la langue même de leur théorie. De même pour la question de la répétition : elle a une spécificité freudienne. La prégnance considérable de l'objet drogue témoigne de l'importance donnée aux objets, alors même qu'ils sont quasiment dans le même temps jetés... en attendant le suivant. Déjà Freud notait que nos civilisations accordaient plus de prix à l'objet qu'à la relation d'objet, contrairement aux civilisations passées. Lacan avait une précaution minimum : il distinguait « naturellement » objets communs – il se gardait de parler d'objets réels – et « son » objet *a*, objet psychique, objet perdu, objet du manque, objet de la castration.

C'est un premier point.

A suivre ?

---

## Références

- <sup>1</sup> McDougall, Joyce. *Plaidoyer pour une certaine anormalité*. Paris : Gallimard, 1978.
- <sup>2</sup> Voir à ce sujet *Écrits psychanalytiques classiques sur les toxicomanies* ; coordonné par Chassaing, Jean-Louis avec l'aide de Balbure, B., Dufour, A, Petit, P. Préface de Descombey, J-P; postface de Melman, Charles. Paris : Éditions de l'Association freudienne (ALI aujourd'hui), 1998.
- <sup>3</sup> Freud, Sigmund. *La naissance de la psychanalyse* (édition établie et traduction par Marie Bonaparte, Anna Freud, Ernst Kris). Paris : PUF, 1956/1973.
- <sup>4</sup> Freud, Sigmund. *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess: 1887-1904* (Ed. Masson, J.). Cambridge Mass: Balknap, 1985.
- <sup>5</sup> Freud, Sigmund: *Briefe an Wilhelm Fliess 1887-1904* (Ed. Michael Schröter; Transcription Gerhard Fichtner). Frankfurt am Main: Fischer, 1986.
- <sup>6</sup> Freud, Sigmund. *Lettres à Wilhelm Fließ 1887-1904*. Paris : PUF, 2006/2007.
- <sup>7</sup> Melman , Charles. *Les sexolytiques* ; postface au livre cité *Écrits psychanalytiques classiques sur les toxicomanies*. ; coordonné par Chassaing, J-L avec l'aide de Balbure, B., Dufour, A, Petit, P. Préface de Descombey, J-P; postface de Melman, Charles. Paris : Éditions de l'Association freudienne (ALI aujourd'hui), 1998.
- <sup>8</sup> Freud, Sigmund. *La naissance de la psychanalyse* (édition établie et traduction par Marie Bonaparte, Anna Freud, Ernst Kris). Paris : PUF, 1956/1973.
- <sup>9</sup> Freud, Sigmund. *Lettres à Wilhelm Fließ 1887-1904*. Paris : PUF, 2006/2007. 365.
- <sup>10</sup> Freud, Sigmund. *Lettres à Wilhelm Fließ 1887-1904*. Paris: PUF, 2006/2007. 365.
- <sup>11</sup> Cf. *Écrits psychanalytiques classique sur les toxicomanies*, coordonné par Chassaing, J-L avec l'aide de Balbure, B., Dufour, A, Petit, P. Préface de Descombey, J-P; postface de Melman, Charles. Paris : Éditions de l'Association freudienne (ALI aujourd'hui), 1998. 30.
- <sup>12</sup> Chassaing, *Drogue et langage – Ducorps et de lalangue* ; à paraître en 2011. Erès éditions, Col. Humus.